

LE PETIT CHAPERON ROUGE

INTERPRÉTATION PSYCHOLOGIQUE DU CONTE DE FÉE

Par cyberblaise - publié le lundi 22 mars 2010 dans argumentation

Dans le prolongement de notre réflexion sur la dissertation du bac blanc et sur la fonction des contes, récits destinés ou non à des enfants, voici les interprétations du conte **Le Petit Chaperon Rouge**.

CONTE :

N.M. (de conter) : récit, souvent assez court, de faits, d'aventures imaginaires. (Le Petit Larousse 2010)

Le conte fait partie de la grande famille du récit, dont la narration est rigoureusement construite : situation initiale – événement perturbateur – péripéties – dénouement – situation finale. D'un point de vue linguistique, c'est un type d'énoncé relatant des faits présentés comme passés, et marqué par l'emploi de la troisième personne, ainsi que celui du passé simple et de l'imparfait. Ainsi, le conte se situe dans l'intemporel. Il appartient à un passé indéterminé, et en général lointain, d'où les expressions telles que « Il était une fois... », « Il y a bien longtemps... », ou encore « En ce temps-là... ».

Le conte se situe dans un monde sans cadres géographiques précis. En général, les contextes sont soit des paysages typiques tels que la forêt, la montagne, la savane etc..., soit des lieux de fantaisie (la ferme de Delphine et Marinette, des Contes du chat perché).

Le Petit Chaperon rouge

Le Petit Chaperon rouge est à l'origine un conte de la tradition populaire. Il connaît de nombreuses versions au cours de l'histoire et des sociétés. Il est classé dans les contes d'avertissement (=recommande de suivre certains comportements ou met en garde sur les conséquences de certains actes) et contient à la base des thèmes ayant trait à la sexualité, à la violence et au cannibalisme.

En Europe, on retrouve la trace de cette histoire dans la tradition orale, sous différentes versions, antérieures au 17^{ème} siècle. Dans ces versions, le conte oppose, dans une convention toute médiévale, l'univers sûr du village aux dangers de la forêt. C'est d'ailleurs du Moyen Âge que le Petit Chaperon tient sa couleur rouge : en effet, les trois couleurs dominantes à cette époque sont le rouge, le blanc et le noir. Le loup est noir, le beurre est blanc, l'héroïne doit être rouge.

Les paysans français racontent cette histoire dès le 11^{ème} siècle. Une des versions orales du conte, la plus connue, est l'une des plus sanglantes : le Loup, arrivé chez la Mère-grand, la dévore en en gardant toutefois un peu de côté, et prend sa place. La petite fille arrive et, ne se doutant de rien, obéit à la fausse grand-mère lui disant de manger un peu de viande et de boire un peu de vin, en fait la chair et le sang de l'aïeule.

Dans la version italienne de **La Finta Nonna** (La Fausse Grand-mère), la petite fille l'emporte sur le loup grâce à sa propre ruse, sans l'aide d'un homme ou d'une femme

plus âgée. Le personnage d'un chasseur est ajouté ultérieurement. Son intervention relègue l'héroïne dans un rôle plus passif. Certains y voient la volonté de maintenir les femmes « à leur place », dépendantes de l'aide d'un homme fort.

Les versions de Charles Perrault et des Frères Grimm

La plus ancienne version retranscrite et figée est celle de Charles Perrault, parue dans *Les Contes de ma Mère l'Oye* en 1697.

Charles Perrault est né le 12 janvier 1628 à Paris et est mort le 16 mai 1703. Homme de lettres français, il est célèbre pour ses *Contes de ma mère l'Oye*, issus de la tradition orale française.

Sa version du Petit Chaperon rouge est plus moralisatrice que celles qui suivront, comme l'atteste la présence à la fin du récit d'un court texte de mise en garde adressé aux jeunes filles :

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles
Font très mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes Demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles; [...]
(*Contes*, Charles Perrault, Edition présentée, établie et annotée par Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, p. 145.)

Il épure son récit des scènes les plus crues des versions campagnardes, pour en accentuer la fonction de mise en garde. Son héroïne est une jeune fille bien élevée, la plus jolie du village, qui court à sa perte en donnant au loup qu'elle rencontre dans la forêt les indications nécessaires pour trouver la maison de sa grand-mère. Le loup mange la vieille dame en se cachant des bûcherons qui travaillent dans la forêt voisine. Il tend ensuite un piège au Petit Chaperon rouge et finit par la manger. L'histoire se termine donc sur la victoire du loup. Pas de fin heureuse pour l'héroïne, la morale de Perrault est sans appel !

En 1800, Ludwig Tieck, homme de théâtre allemand du 19ème siècle, introduit la figure du chasseur sauveur lorsqu'il met en scène le conte sous le titre *Mort et vie du Petit chaperon rouge*.

Au 19ème siècle, les Frères Grimm (deux linguistes, philologues et collecteurs de contes de langue allemande : Jacob Grimm (4 janvier 1785 - 20 septembre 1863) et Wilhelm Grimm (24 février 1786 - 16 décembre 1859)), rapportent deux versions distinctes du Petit Chaperon rouge : la première par Jeanette Hassenpflug (1791-1860) et la seconde par Marie Hassenpflug (1788-1856). Les deux frères firent de la première version l'histoire principale et de la seconde une suite. L'histoire de Rotkäppchen (La Capuche Rouge) est éditée dans la première édition de leur collection *Kinder- und Hausmärchen* (*Contes des Enfants et du Foyer*, 1812).

Ils l'adaptent en épurant encore d'avantage le récit et en évacuant certaines connotations sexuelles. La moralité est d'ailleurs ici dite par le Petit Chaperon rouge, et la fin est heureuse : la fillette et sa grand-mère sont sauvées par un chasseur qui suivait la piste du loup. La suite montre la fillette et sa grand-mère piégeant et tuant un autre loup, anticipant ses gestes grâce à l'expérience acquise au cours de la première histoire.

Les frères Grimm modifient l'histoire dans les éditions suivantes, jusqu'à atteindre la version la plus connue et la plus populaire dans l'édition de 1857. Cette version raconte l'histoire d'une petite fille qui traverse la forêt pour apporter un morceau de galette et une bouteille de vin à sa grand-mère. En chemin, la fillette fait la rencontre d'un loup, qui la piège à la fin et la dévore elle et sa grand-mère. Un chasseur vient néanmoins pour les sauver en ouvrant le ventre du Loup. Le Petit Chaperon rouge et sa grand-mère en sortent saines et sauvées.

On ne compte plus les adaptations et les réécritures du Petit Chaperon Rouge. A noter parmi elles celle d'Henry Pourrat (*Trésor des contes*, 1952) qui reprend les éléments du conte traditionnellement mis de côté par les derniers auteurs : cannibalisme et animisme.

A la fin du 19^{ème} siècle, lors de la grande poussée de l'interprétation symbolique, plusieurs auteurs se sont intéressés à l'interprétation du Petit Chaperon rouge. Avec l'avènement de la psychanalyse, les interprétations sont de plus en plus corsées, et les contes perdent l'innocence de leur fonction première, destinés au préalable au jeune public.

Freud y voit dans le loup le masque de la figure paternelle : il se demande si le contenu caché n'est pas la peur que l'enfant éprouve à l'égard de son père.

C'est cependant Bruno Bettelheim qui propose l'interprétation psychanalytique la plus populaire aujourd'hui :

Selon lui, les contes ont pour caractéristique de poser des problèmes existentiels en termes brefs et précis. L'enfant peut ainsi affronter ces problèmes dans leur forme essentielle, alors qu'une intrigue plus élaborée lui compliquerait les choses. Le conte simplifie toutes les situations.

Ses personnages sont nettement dessinés ; et les détails, à moins qu'ils ne soient très importants, sont laissés de côté. Tous les personnages correspondent à un type et n'ont rien d'unique. Le mal y est aussi répandu que la vertu. Dans pratiquement tous les contes, le bien et le mal sont matérialisés par des personnages et par leurs actions, de même qu'ils sont omniprésents dans la vie et que chaque homme a des penchants pour les deux. C'est ce dualisme qui pose le problème moral : l'homme doit lutter pour le résoudre.

Le mal est présenté avec tous ses attraits, et, souvent, il triomphe momentanément. De nombreux contes nous disent que l'usurpateur réussit pendant quelque temps à se tenir à la place qui appartient de droit au héros (comme les méchantes soeurs de Cendrillon). Cependant, ce n'est pas seulement parce que le méchant est puni à la fin de l'histoire que les contes ont une portée morale : comme dans la vie, le châtement, ou la peur qu'il inspire, n'a qu'un faible effet préventif contre le crime ; la conviction que le crime ne paie pas est beaucoup plus efficace, et c'est pourquoi les méchants des contes finissent toujours par perdre. Ce n'est pas le triomphe final de la vertu qui assure la moralité du conte mais le fait que l'enfant, séduit par le héros s'identifie avec lui à travers toutes ses épreuves. L'enfant accomplit tout seul cette identification, et les luttes intérieures et extérieures du héros impriment en lui le sens moral recherché.

Les personnages des contes ne sont pas ambivalents ; ils ne sont pas à la fois bons et méchants, comme nous le sommes tous dans la réalité. De même qu'une polarisation domine l'esprit de l'enfant, elle domine le conte : chaque personnage est bon ou méchant. Un frère est idiot, l'autre intelligent. Une soeur est vertueuse et active, les autres infâmes et indolentes. L'une est belle, les autres sont laides. L'un des parents est bon, l'autre méchant. Ce contraste des personnages permet à l'enfant de comprendre facilement leurs différences, ce qu'il serait incapable de faire aussi facilement si les protagonistes, comme dans la vie réelle, se présentaient avec toute leur complexité. En cela, les contes exercent une fonction thérapeutique sur l'enfant : ils répondent de façon précise aux angoisses du jeune enfant.

Dans son ouvrage : *La Psychanalyse des contes de fées*, B. Bettelheim analyse le Petit Chaperon rouge comme tel : il symboliserait le personnage de la petite fille aux portes de la puberté, le choix de la couleur rouge du chaperon renvoyant au cycle menstruel, et donc à la sexualité.

Le village et la maison de la grand-mère sont des endroits sûrs, chemin entre l'enfance et l'âge adulte. Pour arriver à destination, il faut emprunter un chemin qui traverse une forêt, lieu de danger où rôde le grand méchant loup. La mère indique à la fille le chemin à suivre, le « droit chemin » et la met en garde contre les mauvaises rencontres. La fillette a une attitude ambiguë, puisque, faisant mine de se débarrasser du loup, elle lui donne en réalité toutes les indications pour que celui-ci trouve la grand-mère, et la mange... Arrivée à destination, la fillette voit bien que quelque chose ne va pas, (« Que vous avez de grandes dents ») mais finit tout de même dans le lit du loup. Ce dernier, présent dans d'autres contes comme prédateur (Le Petit Poucet), est ici la figure du prédateur sexuel.

L'analyse de Bruno Bettelheim repose cependant sur un conte tronqué. En effet, Charles Perrault fixe l'une des centaines de versions du Petit Chaperon rouge mais élimine des détails qui ne lui signifient rien alors qu'ils peuvent avoir une importance capitale dans l'analyse de l'histoire. Le Petit Chaperon rouge hésite entre les principes de plaisir et de réalité et ne prend conscience de ses obligations que lorsqu'elle ne tire plus de plaisir à sa flânerie dans les bois.

Plus tard, des analyses féministes verront aussi le jour, décelant dans ce conte « un reflet de la peur qu'ont les hommes de la sexualité féminine – ainsi que de la leur. »...